

Marie-Hélène Prouteau, Paul Celan, sauver la clarté

compte rendu par Andrée Lerousseau

Dans un bel hommage rendu à Paul Celan, Edmond Jabès évoque la parole de son ami, se laissant guider – lui qui ne lisait pas l'allemand – par les traductions et surtout par la voix inoubliable du poète lui lisant, pour lui seul, certains de ses textes :

[...] longeant, avant de la franchir à une certaine heure du jour, la frontière de l'ombre et de la lumière, la parole de Paul Celan, aux lisières de deux langues de même taille – celle du renoncement et celle de l'espérance – se meut et s'affirme. [...] D'un côté la clarté ; de l'autre, l'obscurité. Mais comment les distinguer lorsqu'elles sont, à ce point, mêlées ?¹

Accompagnant le poète au long de cette « errance d'ombre en clarté »², Marie-Hélène Prouteau, sans occulter l'obscurité, s'emploie à détecter les sources de lumière qui émanent *malgré tout* d'une œuvre « dont la Shoah reste le noyau jamais nommé » (p. 61). « Aux aguets de la moindre clarté », elle réitère le geste de Nelly Sachs qui confiait à Celan, dans sa lettre datée du 9 janvier 1958 : « Je décèle l'énergie de la lumière qui fait voler en éclats de musique la pierre »³.

Avec pour boussole le célèbre discours, intitulé *Le Méridien*, prononcé par Celan lors de la remise du prix Büchner à Darmstadt, en octobre 1960⁴, l'auteure entame une déambulation poétique, littéraire et artistique. L'écriture nomade se déploie à partir de deux poèmes qui ont trouvé chacun « une forme incarnée » (p. 127) leur conférant une matérialité et un surcroît d'espace et de visibilité. Le premier, « Nachmittag mit Zirkus und Zitadelle » (« Après-midi avec cirque et citadelle »), composé en août 1961 et appartenant au troisième cycle de *La Rose de personne*, figure en effet parmi les poèmes-muraux (*muurgedichten*) calligraphiés à Leyde, la

¹ Edmond Jabès, *La mémoire des mots. Comment je lis Paul Celan*, avec deux dessins de Gisèle Celan-Lestrange, Paris, fourbis, 1990, p. 13.

² Errance que partagent Celan et Nelly Sachs (préface, p. 8).

³ *Ibid.*

⁴ Ce discours est disponible en ligne, dans la traduction de Jean Launay : https://po-et-sie.fr/wp-content/uploads/2018/08/9_1979_p68_82.pdf. Pour l'édition papier, voir Paul Celan, *Le Méridien et autres proses*, édition bilingue, traduit de l'allemand et annoté par Jean Launay, Paris, Éditions du Seuil (coll. La Librairie du XXI^e siècle), 2002, qui contient également l'allocution, mentionnée plus loin, prononcée par Celan lors de la réception du prix de littérature de la ville de Brême en 1958 (p. 55-57).

ville de Rembrandt, par Jan Willem Bruins, l'un des artistes à l'origine de la fondation *Tegen-Beeld* (mot signifiant en néerlandais « contre-image »). Le second, « Aus dem Moorboden » (« Du fond des marais »), l'un des soixante-dix poèmes de 1968 parus dans le recueil posthume *Partie de neige*, orne la fresque réalisée en 2020 par Giuseppe Caccavale, pour célébrer le centenaire de la naissance du poète. Sur la voûte du grand salon de la résidence étudiante *Concordia*, rue Tournefort, à deux pas du petit studio qu'occupa Celan après sa séparation d'avec Gisèle Lestrangé, les vers en allemand et en français s'entrelacent et s'enroulent en une spirale sur le fond bleu de ce qui pourrait être, peut-être, un « contre-ciel habitable » (p. 100).

Empruntant des chemins de traverse, Marie-Hélène Prouteau amorce dans les pas de Celan une pérégrination qu'elle qualifie de « méridienne » (p. 130), ponctuée d'allers et de retours, tant il est vrai que le poème, au même titre que l'œuvre d'art pour Benjamin, « s'augmente d'un regard répété » (cité p. 63). Suivant ces « trajets méridiens » (p. 35) qui relient les êtres et les lieux – aussi éloignés fussent-ils en apparence dans l'espace et dans le temps – elle tente de dessiner, avec ses arborescences, cette « cartographie mentale de Celan (qui) ouvre l'espace » (p. 108), dans un élargissement constant de l'humain, tandis que se nouent dialogues et rencontres, au sens fort du terme. Au gré des va-et-vient, des échos se tissent entre les deux poèmes de départ et ceux qui immédiatement les cernent, puis le cercle hospitalier s'élargit pour accueillir d'autres écrits de Celan. L'auteure ouvre ainsi des voies jusqu'alors peu explorées pour une approche du cycle breton de *La Rose de personne* et des poèmes de 1968, avec des lignes de fuite pointant vers des extraits de la correspondance, des fragments de vie, un tableau de Rembrandt (l'autoportrait du musée de Cologne évoqué en 1968 dans le poème « Monoèdre ») ou le grand escalier du film *Le cuirassé Potemkine* réalisé par Eisenstein, pour ne citer que quelques exemples. Elle donne à voir cet « admirable étoilement des liens » (p. 33) qui unissent Celan aux êtres d'humanité : à Mandelstam, bien sûr, et aux poètes russes, mais également à Saint-Exupéry, à Saint-Pol-Roux, « exilé volontaire » à la pointe de la Bretagne où Celan fait pèlerinage, à Kafka et à Benjamin et à tant d'autres. Sans parler de cette irrigation mutuelle, au fondement de la relation entre Celan et Gisèle Lestrangé sur laquelle l'auteure s'attarde dans l'avant-dernier chapitre. Quant aux lieux, aux paysages dont la trace parfois a été effacée sur la carte d'écolier évoquée dans le discours de Darmstadt, carte que le poète effleure d'un doigt tremblant, des méridiens les relient, et il arrive qu'ils s'agrègent de façon inattendue comme dans l'« Élégie Valaisienne » (« Walliser Elegie », cf. p. 110).

Au fil des pages, Celan apparaît, malgré ces « diagonale(s) de la violence » (p. 65) dont il est maintes fois fait rappel et en dépit de « son rapport aux choses de ce

monde demeuré fissuré à jamais »⁵ comme un être doué pour le bonheur simple et pour la vie, ainsi qu'en témoignent dans *La Rose de personne*, les poèmes « Ich habe Bambus geschnitten » (« J'ai coupé du bambou », où l'obscur – la réminiscence du camp – est comme circonscrit), et « Anabasis » (« Anabase »), auxquels Marie-Hélène Prouteau consacre des pages lumineuses dans le chapitre intitulé « Rêves de tente et de cabane », d'un espace, certes précaire et éphémère, où respirer. Une autre silhouette se détache également, celle du résistant avec pour seule arme sa parole poétique, sa « contre-parole » érigée sur un mur de Leyde, celle de l'homme debout du poème « Stehen » dans le recueil *Renverse du souffle* :

TENIR DEBOUT, dans l'ombre
du stigmate des blessures en l'air.

Tenir-debout-pour-personne-et-pour-rien.
Non-reconnu,
pour toi
seul.

Avec tout ce qui a ici de l'espace,
et même sans
parole⁶

« Archer de la langue », ainsi qu'il se définissait volontiers, dont les « pierres claires » du poème qui inaugure le cycle breton de *La Rose de personne* font une trouée de lumière dans les airs, Celan est aussi ce sourcier à qui l'on doit, à travers ses traductions, la résurgence d'une parole dissidente, celle des poètes et écrivains russes auxquels le relie le « méridien slave » (voir p. 28 sa traduction datée de juillet 1961 de « Ô combien je voudrais » de Mandelstam qui inspire à l'auteure des pages admirables). Des années plus tard émane « Du fond des marais » (« contre-chant » du « Bögermoorlied », du « Chant des marais », composé en 1933 dans le camp de concentration de Börgermoor ?) le souffle des révoltes étudiantes dont Celan est témoin, et le poème, rédigé rue Tournefort, fait signe, en arrière, vers la bataille des éditions de Minuit (voir le chapitre « L'étoile clandestine de *Minuit* »).

⁵ Claude Vigée, « Paul Celan : langue interdite, langue sauvegardée... », dans *Rêver d'écrire le temps, de la forme à l'informe*, Paris, Orizons, 2011, p. 356.

⁶ Paul Celan, *Renverse du souffle*, traduit de l'allemand et annoté par Jean-Pierre Lefebvre, édition bilingue, Paris, Seuil, 2003, p. 33.

Offrant des angles de vue et des perspectives inédites et novatrices, la méditation – qui, pour reprendre la belle formule de Mireille Gansel, aurait tout aussi bien pu s'intituler « calligraphie de lumière » (préface, p. 8) – permet au lecteur, pour paraphraser le discours de Brême, de « gagner une orientation » que jamais n'entrave un horizon figé, et d'entrevoir des clartés fugitives dans le « tressage des moments noirs, comme des moments de lumière » (p. 57) qui caractérise la poésie de Celan. Et en refermant le livre nous viennent à l'esprit ces paroles de Nelly Sachs, dans sa lettre adressée le 27 février 1960 à Celan : « Vous êtes au monde, Paul Celan, homme d'humanité et de pureté ! Donc le monde ne peut pas être tout à fait ténébreux »⁷.

Andrée Lerousseau

⁷ André Neher, *Le dur bonheur d'être juif*, Paris, Éditions Le Centurion, 1978, p. 32-34 : « C'est la journée du 20 décembre 1940, date d'application du Statut des Juifs décrété par le gouvernement de Vichy. Ce soufflet que me donna une certaine France reconstituait soudain pour moi et pour mes coreligionnaires, atteints par le même Statut, le Moyen Âge à ses heures les plus sombres. Tout se passait comme si la Révolution de '89, comme si Napoléon, Louis-Philippe, Gambetta, Émile Zola, Charles Péguy, Joffre, Foch et Clemenceau n'avaient jamais laissé leur trace dans l'Histoire de France. J'étais âgé de 25 ans ; j'enseignais au Collège de Brive-la-Gaillarde en Corrèze. J'étais accusé, comme mes ancêtres du Moyen Âge, d'empoisonner les puits, ou plutôt, ce qui est plus grave encore, d'empoisonner l'âme des élèves qui m'étaient confiés. Ceux-ci, d'ailleurs, me témoignaient une confiance profonde et, ce jour-là, m'ont fait sentir leur indignation. Mais combien cette colère des jeunes était-elle encore impuissante alors ! Nous n'étions pas encore à l'heure des maquis, où plusieurs de mes élèves du 20 décembre 1940 ont lutté plus tard, jusqu'au sacrifice de leur vie ». Claude Vigée, *La Maison des vivants*, Éd. La Nuée Bleue, Strasbourg, 1996, p. 99. Claude Vigée, *Les Orties noires*, Paris, Flammarion, 1984, p. 95-96. M. Finck, « Claude Vigée : séparation et réparation », *in op. cit.*, p. 70. *Ibid.* C. Vigée, *La Faille du regard*, *op. cit.*, p. 275. Claude Vigée, *La Lucarne aux étoiles*, Cerf, 1998, p. 11. *Peut-être*, revue de l'Association des Amis de l'œuvre de Claude Vigée, dirigée sous sa version imprimée par Anne Mounic : 13 numéros parus entre 2010 et 2022. Nelly Sachs – Paul Celan, *Correspondance*, traduit de l'allemand par Mireille Gansel, Paris, Belin, 2009 (pour l'édition de poche), p. 27.